

Bernard Pagès est sculpteur. Tout ce qu'il touche et tout ce qu'il fait en matière de sculpture échappe à ce que l'on peut concevoir traditionnellement dans ce domaine. Bernard Pagès innove. C'est un homme de rupture qui, par ses travaux, enrichit la sculpture contemporaine d'une nouvelle écriture.

Né dans le Quercy en 1940, Bernard Pagès a connu, enfant, la dureté de la vie paysanne. Les études ne l'ont guère satisfait :  
**«Enfant, j'ai surtout été préoccupé par le dessin, le modelage, le barbouillage, à une époque qui n'était que peu favorable à ce genre d'activités.»**

Adolescent, il peint des paysages, des natures mortes, des portraits.

En 1960, il «monte» à Paris. Il fréquente des ateliers libres et découvre l'abstraction. La découverte de l'atelier Brancusi a été une étape déterminante dans l'évolution de son travail. Il demeure deux années à Paris, puis s'installe dans l'arrière-pays niçois.

En 1967, l'exposition des «nouveaux réalistes» (\*) à Nice provoque chez lui un sentiment indéfinissable d'«autorisation» à abandonner une vision conventionnelle de la sculpture.

**«La sculpture qui me préoccupait, avant la rencontre à Nice des «nouveaux réalistes» dont je n'avais qu'une approche livresque, était celle que j'avais pu voir dans les musées, les revues d'art, les expositions.**

**Cette conception ne m'appartenait que très peu...**

**Je suis d'origine rurale.**

**Je crois, par exemple, que la fabrication des outils de taille, puisque c'est moi qui les forgeais, était plus importante en fin de compte que le résultat lui-même, la pièce gravée ou sculptée.»**



(\*) Tout en se distinguant du Pop Art, le nouveau réalisme est une intégration esthétique du réel technologique et urbain. Le manifeste du nouveau réalisme a été écrit par le critique d'art Pierre RESTANY en avril 1960.

Ses cofondateurs sont : Yves KLEIN (1928-1962), ARMAN, le sculpteur CÉSAR, CHRISTO, Gérard DESCHAMPS, Francis DUFRÈNE, HAINS, RAYSSE, ROTELLA, SPOERRY, TURGUELY, et Niki SAINT-PHALLE.

# Bernard PAGÈS

Propos  
recueillis par  
François  
GOALEC

Son travail personnel débute alors.  
Il rencontre des artistes de la région, participe à des expositions.

**«Je crois important de parler du travail de cette période. Je me servais des matériaux un peu comme je me serais servi d'un crayon, de terre, de plâtre ; ça aurait pu être du modelage, du dessin, de la taille directe. Les matériaux, en dépit du plaisir que me procuraient leur usage et leur choix, n'étaient pas considérés dans leur véritable adéquation. Bien que ce soit un travail que j'estime beaucoup, c'était une production lyrique, presque romantique, avec des soucis de délicatesse colorée aussi naïve et accessible que celle des primitifs italiens. Ces travaux étaient de petites dimensions. Des contraintes traditionnelles y subsistaient encore : le socle, par exemple, que j'essayais de neutraliser par une couleur dorée ou argentée, ou la fixité des éléments que je me croyais contraint de conserver : chaque bûche de bois, chaque brique étaient liées les unes aux autres dans une figure définitive par des ligatures, collages ou boulonnages cachés.»**

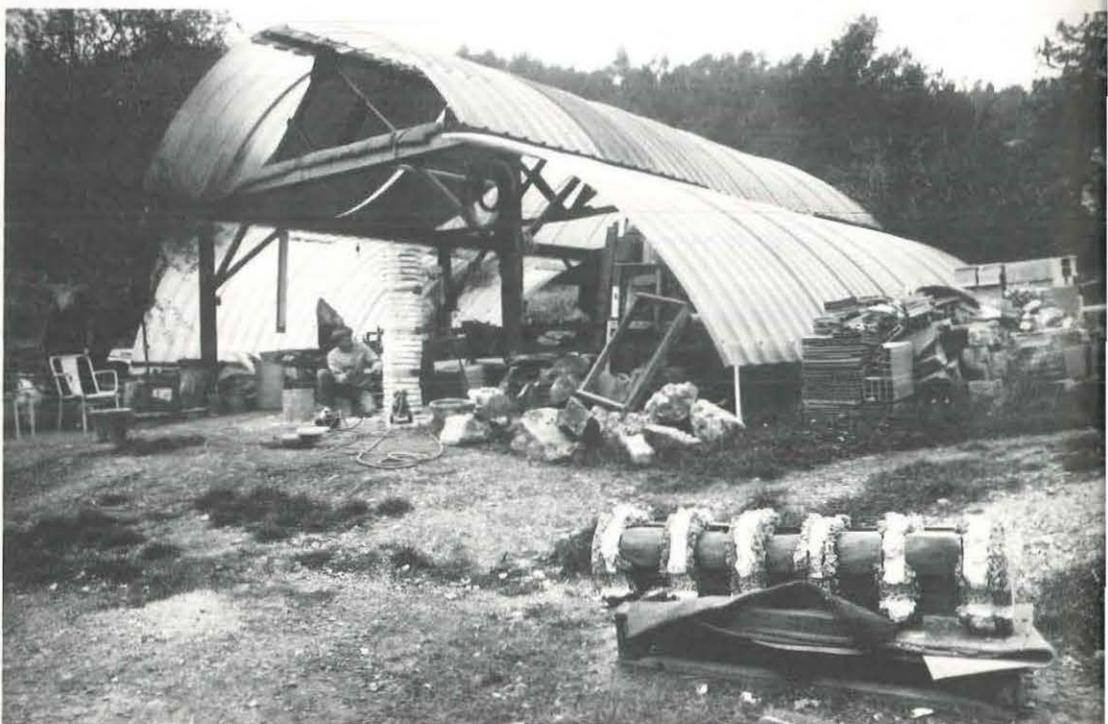
Les événements de mai 1968 ont provoqué chez de nombreux artistes d'avant-garde de nouvelles attitudes. Il fallait que l'art sorte des salles d'expositions pour se montrer dans la rue.

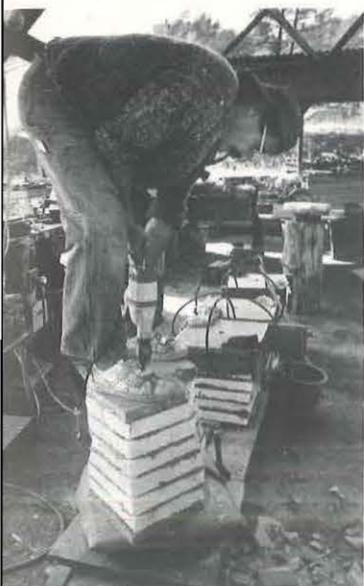
L'underground battait son plein.

A partir de 1969 et 1970 des expositions éclairs sont organisées dans la rue ou dans la nature.

Bernard Pagès y participe et en tire des enseignements.

**«Il était hors de question que j'apporte des pièces faites en atelier pour les transplanter dans la rue. Je me suis servi des choses mêmes de la rue comme des plaques d'égouts, des tas de pierres, des arbres plantés dans le village, des tas de paille qui auraient pu se trouver là... J'ai utilisé la nature en me servant de tuyaux d'arrosage, partie intégrante de son environnement comme un large trait sur une feuille de papier ou une profonde éraflure dans un mur. L'identité des matériaux, leur utilisation propre prenaient déjà forme dans mon travail.**



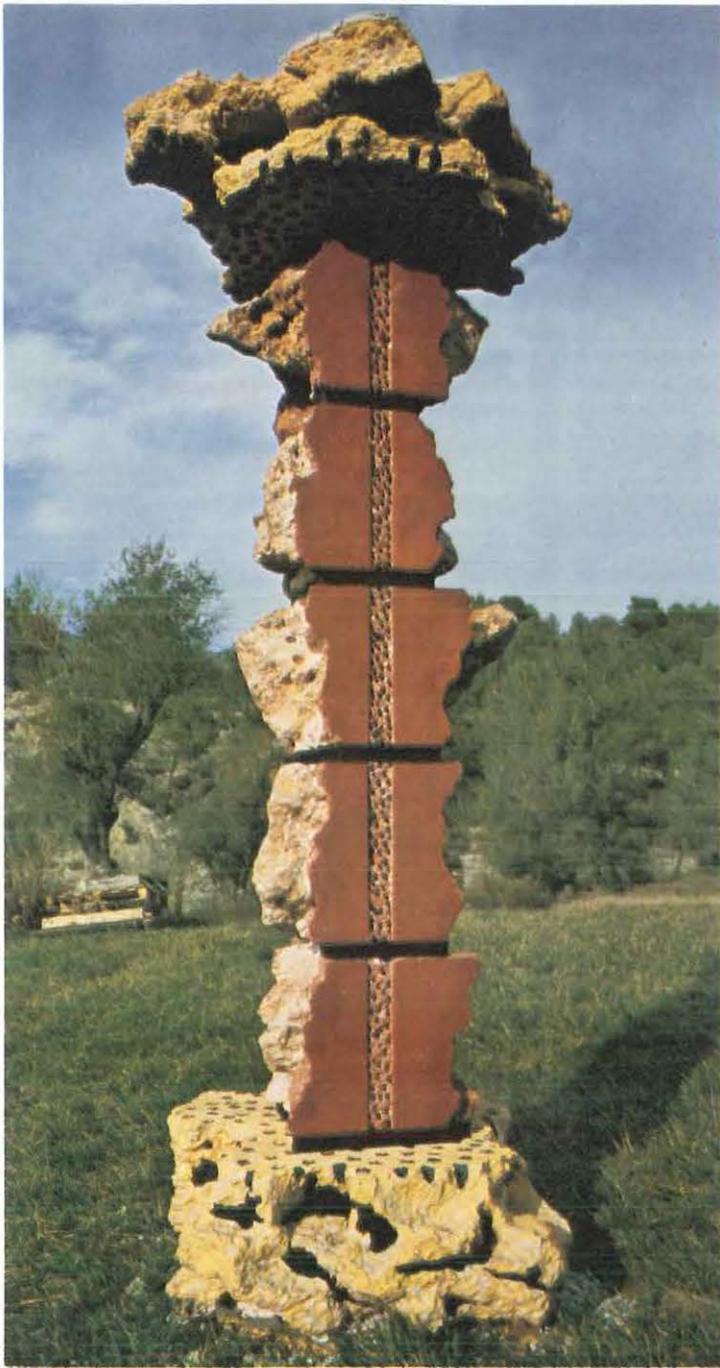


Habitué tout enfant à l'économie de pénurie de la guerre et de l'après-guerre, son esprit inventif l'amène à utiliser **«le système D, les trouvailles pour faire face à des situations nouvelles. Cette manière d'être exigeant, impatient, cette habitude de ne pas faire confiance aux institutions sont des axes de mon style de vie. Il me semble que le nécessaire m'a souvent manqué : je peignais par exemple avec le blanc normalement utilisé pour les chaussures de toile. C'était mon tube de blanc. Celui de la peinture à l'huile ou de gouache était trop cher, inconnu ou superflu. Plus tard, je me suis servi de grillage, de briques, de branches de bois, alors que j'aurais pu penser peut-être résine synthétique, marbre, métal poli... Le lien à l'économie en ce sens est capital dans mes recherches.»**

La maison qu'il loue depuis dix ans a l'avantage de posséder un champ de 5 000 m<sup>2</sup>. Bernard Pagès y a construit seul son atelier, des dépendances et un hangar pour abriter ses sculptures. Installé dans ce milieu rural **«aux contraintes admissibles»**, il y retrouve le souvenir des gestes et le climat qu'il a connu enfant et adolescent. Il y trouve aussi les éléments de ses sculptures : souches d'olivier, bois, graviers, pierres.

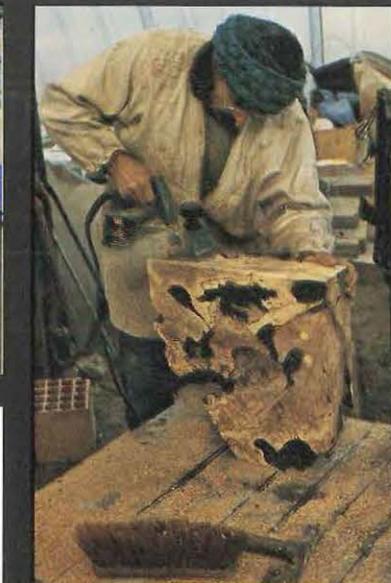
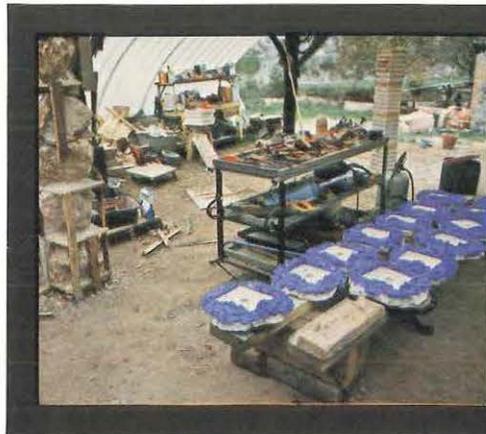
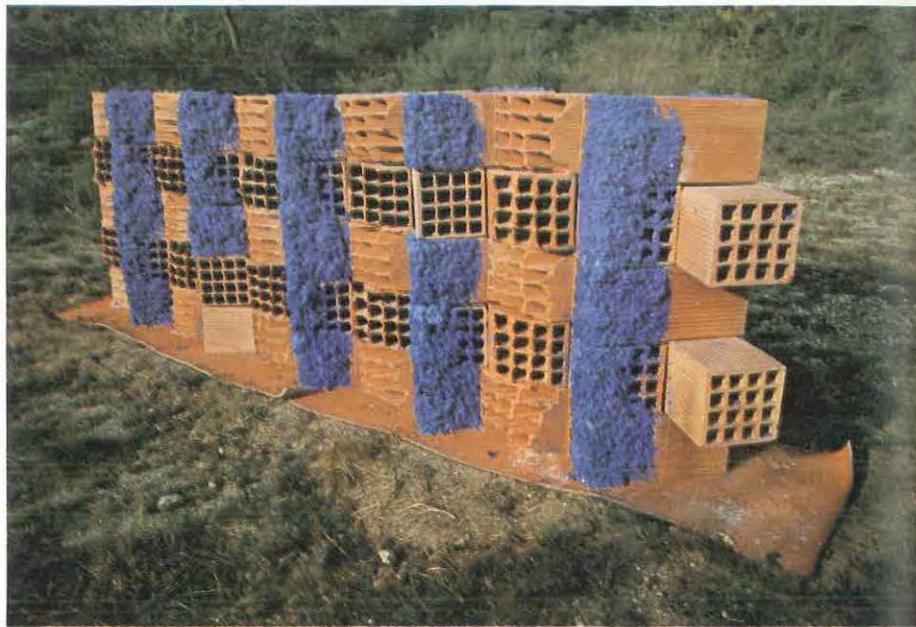
Le paradoxe, c'est que Bernard Pagès ne ressemble pas à un artiste mais davantage à un paysan inventif ou à un artisan qui connaît tout de son métier et qui, devant les difficultés, sait les résoudre par la magie du bricolage.

**«J'ai été très suspicieux du savoir appris, enseigné, et j'ai fait preuve d'une passivité redoutable devant l'enseignement. Voix/voie du pouvoir, l'école en est un bel exemple où les élèves les plus brillants aux résultats pompeux m'apparaissent comme des collaborateurs (...) Technologie populaire, savoir même pas artisanal, connaissance des gens dits simples qui sont censés ne rien savoir, je tiens à les défendre devant l'institution livresque, intellectuelle et universitaire. C'est à partir de cela que le travail me reste à faire.»**



Bernard Pagès n'utilise pas une technique particulière pour élaborer ses sculptures. Elle est liée à sa connaissance de cette technologie populaire qui manie avec maîtrise et intelligence une gamme d'outils simples (marteaux, masses, burins, etc.).

*«Je suis attentif à un détail dans une charpente, à la manière dont un boulon se verrouille, un tissu se rapièce*





ou à la construction de la  
maïsse qui est devant mes yeux.

Je recueille des observations,  
j'accumule des expériences,  
je tiens des anecdotes non sans  
émerveillement. Ce qui me  
préoccupe le plus, c'est le  
travail des hommes. Ce n'est  
pas seulement l'histoire de  
l'art, ni celle de la peinture ou  
de la sculpture, c'est la trace  
anonyme d'un ouvrage, la  
souffrance pour survivre, c'est le  
processus d'aménagement et  
d'occupation d'un territoire  
afin de le rendre hospitalier.

C'est en cela que les  
productions humaines me  
paraissent dignes d'intérêt.

En un mot, comment les  
hommes, grâce à leur  
imagination alliée à la  
nécessité, savent créer.

La plupart des travaux finis ou en  
cours d'élaboration présentés dans  
cet article ont participé (du 6 fé-  
vrier au 3 mars 82) à l'exposi-  
tion organisée par l'Association  
française d'Action Artistique dans  
deux galeries de New York et  
regroupant des œuvres de vingt et  
un artistes français contemporains.

